



**QUEEN'S  
UNIVERSITY  
BELFAST**

## **Ce que la lumière donne à Daren et Catherine: Biens de salut et stratification sociale**

Altglas, V. (2023). Ce que la lumière donne à Daren et Catherine: Biens de salut et stratification sociale. In A. Favier, Y. Fer, J. Galonnier, & A. Perrin-Heredia (Eds.), *Religions et classes sociales* (pp. 275-296). (Sociétés, Espaces, Temps). Ecole Normale Supérieure. <https://books.openedition.org/enseditions/44459>

### **Published in:**

Religions et classes sociales

### **Document Version:**

Peer reviewed version

### **Queen's University Belfast - Research Portal:**

[Link to publication record in Queen's University Belfast Research Portal](#)

### **Publisher rights**

Copyright 2023, ENS Éditions.

This work is made available online in accordance with the publisher's policies. Please refer to any applicable terms of use of the publisher

### **General rights**

Copyright for the publications made accessible via the Queen's University Belfast Research Portal is retained by the author(s) and / or other copyright owners and it is a condition of accessing these publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

### **Take down policy**

The Research Portal is Queen's institutional repository that provides access to Queen's research output. Every effort has been made to ensure that content in the Research Portal does not infringe any person's rights, or applicable UK laws. If you discover content in the Research Portal that you believe breaches copyright or violates any law, please contact [openaccess@qub.ac.uk](mailto:openaccess@qub.ac.uk).

### **Open Access**

This research has been made openly available by Queen's academics and its Open Research team. We would love to hear how access to this research benefits you. – Share your feedback with us: <http://go.qub.ac.uk/oa-feedback>

## Chapitre 11

# Ce que la Lumière donne à Daren et Catherine : biens de salut et stratification sociale

Véronique Altglas  
Queen's University Belfast

## Introduction

« On ne peut donner du besoin religieux qu'une définition très pauvre et très vague aussi longtemps qu'on ne spécifie pas ce besoin (et la fonction correspondante du champ religieux) en fonction des différents groupes ou classes et de leur intérêt religieux ». Pierre Bourdieu (1971a, p. 7) pose ici un principe fondamental : les systèmes de croyances et de pratiques religieuses doivent être compris dans le cadre de structures sociales spécifiques. Le religieux n'est donc pas un fait social de nature distincte, hors sol, qui pourrait être saisi indépendamment des rapports sociaux. Bien au contraire, il les manifeste, insiste Bourdieu (1971b, p. 302) ; ainsi, « les théodicées sont toujours des sociodicées »<sup>1</sup>. Toutefois, les sciences sociales des religions se sont rarement appliquées à explorer cette transfiguration des rapports sociaux dans les messages religieux, concédant d'ailleurs peu de place à la question de la classe sociale<sup>2</sup>.

Poursuivant la réflexion webérienne autour des « affinités électives », Bourdieu nous engage à considérer les relations existant entre message religieux d'une part, et intérêts et conduites de strates sociales spécifiques d'autre part. Mais il reste à démontrer ce principe d'ordre théorique, à savoir comment ces relations se traduisent dans la réalité sociale et la manière dont la sociologie peut les saisir dans leur complexité. Ce chapitre se propose donc d'explorer, de manière empirique, comment les théodicées peuvent être analysées en tant qu'expressions symboliques de rapports sociaux. Enfin, on s'interrogera sur l'approche bourdieusienne : les théodicées sont-elles *seulement* des sociodicées ? En

---

<sup>1</sup> Le terme de « théodicée » est issu des travaux de Leibnitz et vise à expliquer ou affirmer l'existence de Dieu et sa bienveillance, malgré le mal qui se manifeste dans le monde. Il se retrouve chez de nombreux intellectuels allemands, notamment Weber, dans ses réflexions sur le sens que les individus cherchent à donner au monde à travers des interprétations religieuses (Adair-Totéff 2013). Bourdieu (1971b, p. 312) se réfère notamment à ce que Weber appelle la « théodicée de la bonne fortune » des classes privilégiées, le conduisant à parler de « sociodicée » pour désigner les discours de justification de l'ordre social et de ses fondements.

<sup>2</sup> On trouvera des exceptions – par exemple Matthew Wood (2007) met en rapport classes sociales et pratiques de possession dans ses travaux sur le New Age. Heinrich Wilhelm Schäfer (2015) a développé une méthode quantitative afin d'analyser l'*habitus* dans le champ religieux, en s'appuyant sur un travail de terrain effectué dans des mouvements pentecôtistes en Amérique latine.

d'autres termes, sont-elles uniquement une projection symbolique des rapports sociaux ou peuvent-elles également affecter les conduites, trajectoires et interactions des individus ?

Pour aborder ces questions et s'appuyer sur une description fine et dense de ces relations que l'on souhaite mieux comprendre, on retiendra le cas de deux personnes. Celles-ci sont membres du Centre de la Kabbale, nouveau mouvement religieux transnational contemporain, proposant une réinterprétation de la mystique juive au prisme du développement personnel (voir encadré)<sup>3</sup>. Daren a 38 ans. Après avoir étudié la comptabilité et l'économie en licence à l'université de Manchester, il a travaillé dans une entreprise de comptabilité pendant trois ans, ce qui lui a permis d'obtenir sa qualification en comptabilité (Association of Chartered Accountants). Il a ensuite été employé comme analyste de crédit dans une banque durant une douzaine d'années avant de rejoindre un *hedge fund*. Depuis quatre ans, il se rend régulièrement au Centre de la Kabbale à Londres. Juif sécularisé dont la pratique semblait jusqu'alors limitée, il apprécie la dimension juive de la kabbale, qui ne compromet pas son identité et lui permet d'être appelé à lire la Torah durant le rituel de shabbat au Centre. Daren m'avait été indiqué comme un interviewé potentiel par le professeur en charge du Centre de Londres<sup>4</sup> :

---

<sup>3</sup> L'étude du Centre de la Kabbale, entreprise entre 2007 et 2010, comprend treize mois d'observation à Paris, Londres, Rio de Janeiro et Tel-Aviv. Ces choix de terrain comparatifs ont été déterminés par des problématiques spécifiques quant aux réactions sociales vis-à-vis de ce type d'hétérodoxies religieuses. De ce point de vue, l'axe franco-britannique se trouvait en continuité avec mes recherches précédentes. La comparaison s'avérait de plus intéressante puisque, à Londres, le mouvement a prospéré en tant que sagesse universelle au sein d'un public hétérogène et cosmopolite. En France, il a connu un succès relatif dans les années 1990 auprès de la population juive. Cependant, les étudiants qui avaient initialement trouvé dans le Centre de la Kabbale un moyen de renforcer leur identité juive s'en sont éloignés, découragés par l'opposition farouche des autorités juives françaises et insatisfaits du tournant psychologisant qu'a pris l'enseignement, conduisant ainsi à la fermeture du centre parisien. Cette tension entre universalisation de l'enseignement pour un public non juif, et racines juives de la kabbale est particulièrement prononcée parmi les membres israéliens. Israël a ainsi été un choix de terrain évident ; c'est également le lieu d'émergence du mouvement, et il y est par ailleurs particulièrement controversé en tant qu'hétérodoxie d'origine juive. Enfin, si le Centre de la Kabbale se heurte à l'opposition de l'orthodoxie religieuse en Israël, il est confronté à une situation très différente au Brésil, où il participe d'un paysage religieux particulièrement hétéroclite et dynamique, incluant religions orientales, organisations ésotériques et thérapies alternatives, et attirant les classes moyennes urbaines. Cette diversité religieuse ancienne, qui a découragé la formation de réseaux et de politiques antisectes au Brésil, offrait une perspective comparative intéressante de ce point de vue.

<sup>4</sup> Daren a été interviewé à Londres, Catherine en région parisienne, tous deux en 2009. Le choix des interviewés a découlé du travail ethnographique. Je me suis tout d'abord entretenue avec les membres avec qui j'avais développé des liens au cours de ma fréquentation du Centre. Puis j'ai diversifié mon échantillon (genre, âge, profession, socialisation religieuse, durée et intensité d'engagement dans le Centre) selon la méthode dite de *snowballing*, demandant à mes premiers enquêtés de me présenter d'autres interviewés potentiels. Dans l'ensemble, quatre-vingts entretiens ont été réalisés avec des étudiants, enseignants et anciens membres du mouvement. Ont été également interviewés des représentants de communautés juives orthodoxes et libérales, de journalistes et de mouvements antisectes qui se présentaient comme détracteurs du Centre de la Kabbale. Les entretiens avec les étudiants du Centre se sont effectués avec le consentement des professeurs, avec des collaborations variables de leur part. À Londres, un des professeurs a souhaité choisir mes interviewés. Comme j'avais déjà effectué une bonne partie de mes entretiens avec les étudiants londoniens, ses choix ne pouvaient « formater » mon échantillon ; c'était au contraire l'opportunité de le diversifier en entrant en contact avec des membres avec qui je n'avais pas eu l'occasion de converser jusqu'alors. Par ailleurs, les choix du professeur ont été révélateurs. Comme Daren, ces interviewés potentiels étaient des étudiants assez engagés dans le mouvement

jeune et avenant, au futur prometteur, il semblait incarner le modèle de l'étudiant que le Centre souhaitait promouvoir – celui qui peut rencontrer le succès dans sa vie grâce à une bonne mise en pratique de l'enseignement.

Catherine a 53 ans et vit en région parisienne. De milieu ouvrier, ses parents, ayant sept enfants, ont connu les expulsions, les logements insalubres, le recours à la charité. Voulant à tout prix ne pas connaître le sort de ses parents, être autonome et être propriétaire de sa maison, Catherine travaille intensément ; après un CAP, elle coud des rideaux pour le propriétaire d'une échoppe dans un centre commercial. Elle devient ensuite associée et aide à gérer la boutique avant d'avoir son propre magasin. « J'étais à 25 ans à mon compte déjà », souligne-t-elle. Lorsque je la rencontre, sa boutique de retouche est devenue moins rentable ; elle travaille donc aussi dans les supermarchés comme démonstratrice et vit dans son arrière-boutique, une petite pièce sans fenêtre, pour économiser et aider ainsi le plus jeune de ses enfants, encore étudiant. Elle a rejoint le Centre de la Kabbale parisien depuis trois ans, recherchant une forme de vie religieuse juive. Après avoir reçu une éducation catholique soutenue, elle a embrassé le judaïsme orthodoxe de son mari, rencontré à l'âge de 18 ans – sans toutefois pouvoir se convertir, car, petits commerçants, ils devaient tous deux travailler le samedi. Pour le milieu orthodoxe dont son mari est issu, le travail durant le shabbat est exclu. Catherine n'ayant ainsi pu se convertir, la synagogue n'a pas permis à son fils de faire sa bar-mitsva. Elle a divorcé aux abords de la cinquantaine, et c'est dans une synagogue de la banlieue parisienne qu'elle s'est liée d'amitié avec une femme, membre du Centre de la Kabbale, qui l'y a introduite<sup>5</sup>.

Une telle étude de cas individuels n'a certes pas pour objectif de se limiter à la compréhension de singularités ni même encore, à l'autre extrême, d'établir une liste de traits qui seraient génériques et donc reproductibles à l'identique. Cette approche méthodologique sert à poser un problème spécifique et de portée générale, par une analyse approfondie de ces singularités. « C'est l'ensemble des questions dont on l'investit – et dont il est susceptible d'être investi – qui fait le cas » (Passeron et Revel 2005, p. 11). De fait, le cas ne peut être un exemple choisi de manière arbitraire et c'est l'exploration détaillée de son contexte, de la manière dont il est produit, qui permet de résoudre les questions dont il a été investi.

---

et ses activités, ainsi que leur trajectoire socioprofessionnelle, étaient à même, aux yeux du professeur, de montrer les effets bénéfiques des principes kabbalistiques. Toutefois, cet échantillon s'est montré, durant les entretiens, capable de prise de distance critique tout autant que les autres interviewés non choisis par le professeur.

<sup>5</sup> Elle se rend ainsi encore régulièrement dans une synagogue pour le shabbat ; le rabbin, Loubavitch, espère sa conversion et n'approuve pas son intérêt pour le Centre de la Kabbale. Catherine a tenté de respecter les règles de ce judaïsme orthodoxe mais le trouve à présent trop conservateur. En contraste, elle insiste sur le caractère « ouvert » du Centre de la Kabbale. C'est en effet un lieu d'inclusion pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent s'identifier au judaïsme, mais c'est aussi un engagement qui la maintient dans les marges du judaïsme.

Le Centre de la Kabbale constitue un bon exemple de psychologisation de la vie sociale. Comme les autres membres de ce mouvement, Daren et Catherine y sont tous deux venus en quête de développement personnel. Toutefois, si leur intérêt tient également à une relation « lâche » au judaïsme, un nombre croissant de membres et sympathisants ne présentent aucune attirance pour la tradition juive et, contrairement à Daren et Catherine, ont le plus souvent exploré un ensemble d'enseignements religieux divers avant de s'intéresser à la kabbale. Ce type de trajectoires tient au fait que ces « chercheurs spirituels » sont relativement nombreux à exercer des professions dans la production de biens et de services symboliques et culturels. Certains notamment évoluent dans les marges du marché du bien-être (thérapies alternatives, développement personnel) et explorent continuellement toutes sortes d'enseignements afin de développer leur pratique professionnelle. Nous avons choisi de ne pas traiter de ces cas d'affinité quasi parfaite dans ce chapitre (analysés ailleurs en détail ; Altglas 2014). Un tel transfert de capital religieux semble en effet trop fluide pour explorer des rapports entre classe sociale et religiosité, qui se révèlent plus complexes dans les négociations, ajustements, interprétations, etc. qu'ils peuvent impliquer et qui touchent, somme toute, un éventail plus large d'individus.

Les entretiens avec Daren et Catherine retiennent l'attention. Tous deux se sont montrés prolixes dans leurs évocations des biens de salut ; mais le discours de Daren, du fait de sa trajectoire sociale ascendante et de la description heureuse qu'il en fait, et celui de Catherine, soucieuse, évoquant une situation matérielle précaire, offrent un contraste intéressant pour comparer représentations et rapports aux pratiques religieuses selon des dispositions et des trajectoires sociales spécifiques. Le cas de Catherine, issue des classes populaires, s'impose pour une approche comparative : elle représente un cas exceptionnel, le Centre de la Kabbale comme la plupart de mouvements religieux et de thérapies alternatives attirant essentiellement les individus de classe moyenne (Altglas 2014 ; Illouz 2008). Cela pose un ensemble de questions intéressantes pour cette étude des relations entre religiosités et classes sociales : Catherine envisage-t-elle le message du Centre de manière différente du fait de sa trajectoire sociale ? Que se passe-t-il quand, contrairement aux *freelancers* du bien-être qui évoluent dans le Centre de la Kabbale par exemple, les affinités entre un individu et le système de croyances et de pratiques qu'il adopte sont moins évidentes ?

Le cas constitue une « configuration » dont on cherche à identifier les composants et la manière dont ceux-ci sont agencés (Passeron et Revel 2005, p. 17-19), et c'est la compréhension de ces mécanismes qui permet une réflexion de portée générale. Ainsi, à travers l'analyse des entretiens de Catherine et Daren, nous montrons tout d'abord comment des croyances et éventuellement des pratiques religieuses, bien que se référant au même cadre symbolique, peuvent varier en fonction de trajectoires sociales individuelles. Les représentations de Daren et Catherine quant aux biens de salut notamment

semblent exprimer de manière symbolique les effets de leurs prédispositions respectives. La comparaison de ces deux cas nous permet ainsi d'explorer la possibilité (et l'impossibilité) de mettre à profit un capital religieux en fonction de prédispositions et de trajectoires sociales spécifiques. Ainsi, il se peut que les biens de salut promis par un même mouvement religieux aient différents effets sur les acteurs sociaux, en fonction d'une affinité élective (ou de l'absence de cette affinité) entre un système de pratiques et de croyances et des positions respectives dans la stratification sociale, favorisant ou limitant selon le cas la transformation d'un capital religieux en capital culturel. Enfin, nous constaterons que le système de sens mobilisé ici tend à naturaliser et légitimer l'ordre social : la comparaison de ces deux cas permet ainsi d'observer comment ce système de sens devient une source de réassurance pour l'un et de résignation pour l'autre selon les positions, dominante et dominée, que Catherine et Daren occupent dans la stratification sociale. Cette étude de cas nous conduit, en conclusion, à une réflexion plus théorique quant aux relations entre prédispositions sociales et systèmes de pratiques et croyances religieuses.

### Le Centre de la Kabbale

Le Centre de la Kabbale est un nouveau mouvement religieux (NMR) qui s'inspire de la kabbale, courant ésotérique du judaïsme apparu en Espagne dans la période médiévale, et qui s'est diffusé dans l'Europe occidentale et orientale, ainsi qu'en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. Loin de constituer un système cohérent, la kabbale se présente comme une mosaïque de textes cryptiques et parfois contradictoires. L'une des idées phares de la kabbale concerne la possibilité de découvrir, dans les textes sacrés, les mystères de la transcendance et la manière dont les êtres humains peuvent affecter l'ordre cosmique grâce à des intentions justes et des actions appropriées (pratiques religieuses, respect des commandements). De fait, la kabbale était traditionnellement liée à une stricte observance du judaïsme (Dan 2007). Cela ne l'a pas empêchée de se diffuser en dehors du monde juif : les mouvements ésotériques européens l'ont détachée de ses racines juives et ont développé ses aspects numérologiques et magiques. Au sein du judaïsme, la kabbale, ayant historiquement survécu dans les marges, se popularise dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle à la suite de la dérégulation de la vie religieuse – destruction des communautés traditionnelles du fait de la Shoah et des flux migratoires ; sécularisation rapide. Dans ce cadre, notamment aux États-Unis, la kabbale a joué un rôle significatif dans les tentatives de revitalisation du judaïsme, présentée alors comme une alternative mystique au judaïsme *mainstream* délaissé par la génération de la contre-culture.

Le Centre de la Kabbale se trouve à la confluence de ces processus de popularisation de la mystique juive : il émerge comme mouvement de revitalisation du judaïsme, avant de se diffuser auprès d'un

public non juif, en présentant la kabbale comme une clé de sagesse primordiale et universelle. Philip Berg, New-Yorkais issu d'une famille orthodoxe, découvre la kabbale en 1962 en Israël. Il s'installe à Tel-Aviv en 1971 où il enseigne avec son épouse auprès de jeunes Israéliens sécularisés. Après un retour aux États-Unis, Berg décide dans les années 1990 d'ouvrir les portes à tous, réfutant alors son enracinement dans la tradition juive. C'est le début d'une psychologisation notable de son enseignement, se focalisant alors sur le développement personnel. Ainsi, si aujourd'hui les professeurs sont en majorité des Israéliens sécularisés, la grande majorité des membres et sympathisants n'ont pas d'origine juive.

L'enseignement du Centre de la Kabbale combine des considérations kabbalistiques anciennes avec les principes généraux d'une « culture psy » populaire<sup>6</sup>, insistant sur l'autodiscipline et la responsabilité individuelle. Ainsi, l'univers serait animé par la Lumière du Créateur et les individus peuvent s'accomplir en se connectant à cette force immanente par certaines pratiques (prières, fêtes du calendrier juif, shabbat). Mais il s'agit surtout de « travailler sur soi » afin d'atteindre le bonheur ou la sérénité, d'entretenir des relations harmonieuses, ou de réaliser des projets personnels et professionnels – le Centre offre en somme des biens de salut intramondains, focalisés sur la réalisation de soi dans le monde présent.

Les activités du Centre consistent essentiellement en l'organisation de cours présentant cet enseignement. Toutefois, au fil du temps, les étudiants qui désirent approfondir leur engagement y découvrent d'autres activités, plus religieuses : à l'instar d'une synagogue, on y observe les rites du shabbat et l'ensemble des fêtes juives traditionnelles. Les étudiants non juifs de la kabbale ont toutefois tendance à limiter leurs pratiques à certains des enseignements particuliers du Centre, tels que la visualisation du Zohar<sup>7</sup> et la récitation d'une prière, appelée Ana Bekoach.

## Des biens de salut inégaux

Daren et Catherine décrivent tous deux l'enseignement du Centre de la Kabbale comme un système de rétribution, dans le cadre d'une quête d'accomplissement de soi. Mais à les entendre, ils ne semblent pas recevoir les « dons de la Lumière » de manière équivalente. Ils diffèrent également dans la manière

---

<sup>6</sup> Sur la « culture psychologique de masse », voir Castel (1981b), repris par Schwartz (2011).

<sup>7</sup> Texte ancien en araméen, considéré comme la source majeure de la pensée kabbalistique et de sa diffusion. Conscients que de nombreux membres ne peuvent lire l'hébreu (et encore moins l'araméen), les enseignants du Centre invitent à « scanner », c'est-à-dire focaliser le regard sur le texte du Zohar. Le pouvoir du Zohar, est-il dit, ne dépend pas de la compréhension ou de la croyance, mais du pouvoir divin résidant dans les lettres de l'alphabet hébraïque, avec lequel on peut se connecter visuellement.

dont ils se positionnent par rapport à l'enseignement – position marquée par l'assurance et le pragmatisme pour l'un et, pour l'autre, l'incertitude et une allégeance fervente.

Lorsque je demande à Daren ce qui l'a conduit au Centre de la Kabbale, il évoque une insatisfaction d'ordre relationnel. Voyant ses amis se marier et devenir parents, il exprime un désir fort de trouver une solution à ce qu'il vit comme un problème. C'est au Centre que Daren a rencontré sa femme et fondé une famille. C'est aussi grâce à la kabbale qu'il a changé de profession, explique-t-il. Insatisfait dans la banque dans laquelle il travaillait, il s'épanouit depuis deux ans dans un *hedge fund* en tant qu'analyste financier, gérant les portefeuilles de ses clients. C'est, dit-il, le jour et la nuit en termes de responsabilités, d'opportunités et de flexibilité – même si, du point de vue du sociologue, il s'agit peut-être moins d'une surprenante rupture professionnelle que d'une évolution de carrière, possible ou probable, dans le milieu de la finance. Toutefois, lors de l'entretien Daren accentue la rupture et le contraste. Il insiste sur les « dons de la Lumière » reçus depuis qu'il suit l'enseignement du Centre ; des dons nombreux, magnifiés, qui semblent l'étonner encore et qui participent d'un épanouissement personnel :

C'est venu. C'est venu tout simplement. Ce que je voulais, au-delà de tout le reste, c'était juste rencontrer quelqu'un et me marier. Et c'est arrivé. Et le reste ça a été, cadeau après cadeau, tu vois. Je ne demande rien. Ça vient tout seul. C'est ça le truc. Quand tu prends ce chemin tu es juste dépassé par les choses fabuleuses qui t'arrivent.<sup>8</sup>

Catherine souhaite également s'appuyer sur l'enseignement du Centre de la Kabbale pour sa réorientation professionnelle en cours ; c'est pour cela qu'elle espère voir le Centre parisien rouvrir<sup>9</sup>. Lorsque son commerce a commencé à décliner, elle s'est demandé que faire et, dans la même semaine, une amie l'a contactée et lui a proposé de suivre un stage de maquillage permanent, ce qu'elle affirme avoir toujours souhaité. Elle ne l'interprète pas comme une coïncidence mais, à l'instar de Daren, comme une « opportunité » (notion souvent utilisée dans le Centre) envoyée par la « Lumière ». Catherine souligne l'importance de faire confiance à celle-ci pour réussir. Pourtant, si Daren ne peut s'empêcher de s'étonner de tout ce que la vie semble lui offrir, Catherine exprime sans cesse des incertitudes : en effet, les dons de la « Lumière » se font attendre... Aussi, son discours traduit plus une

---

<sup>8</sup> Entretien en anglais traduit par l'autrice. Au cours de cette recherche, les entretiens ont été réalisés en français, en anglais et en portugais brésilien, conformément aux langues maternelles des personnes interrogées (par conséquent, l'anglais pour Daren, et le français pour Catherine). Le français et l'anglais ont été utilisés en Israël, selon la langue avec laquelle les interviewés se sentaient le plus à l'aise.

<sup>9</sup> Le Centre parisien, après un début prometteur, décline et ferme ses portes en 2005. Au moment de l'enquête (2007-2008), quelques professeurs tentent de relancer le groupe en donnant des cours dans des salles louées pour l'occasion.



aspiration à la confiance que la confiance elle-même, reflétant une situation matérielle et professionnelle précaire, ce que par ailleurs elle identifie d'elle-même : « il y a des moments où on doute, à cause des circonstances de la vie ».

[...] quand moi j'ai perdu ma maman, je suis retombée dans le doute, et l'inquiétude, l'inquiétude tu sais, c'est pas évident, il y a des moments où on est déstabilisé hein, en plus d'être seule, de faire encore un truc, refaire une activité, j'ai été deux ans et demi au chômage, pour aller souvent voir maman [...] mais quand tu vois les miracles ça revient. Tu reprends confiance et il faut souvent aller au Centre de la Kabbale pour toujours avoir confiance, et pratiquer. Si tu pratiques il n'y a pas de souci hein. Et c'est pour ça qu'il faut scanner le Zohar, il est là le Zohar [elle me le montre]. On peut guérir, mais il faut être certain, il faut être sûr. Eh oui.

Ainsi, quand elle se sent inquiète ou qu'elle souhaite « débloquer » une situation, Catherine intensifie ses pratiques : récitation quotidienne de la prière Ana Bekoach, visualisation du Zohar. Elle a toujours une copie de ces textes sur elle et m'en conseille l'usage. « Quand tu rencontres une difficulté et que t'es paumée, eh ben tu te ressources là-dessus et ça s'ouvre » :

Moi je la mets dans mon sac, t'en as une ? [elle montre une copie d'Ana Bekoach] T'as eu l'occasion d'en avoir une ou pas ? Tu l'as, petit comme ça ? Tu l'as ? Bah celle-là à tout moment tu la fais, t'as besoin d'être aidée, même pour ton livre et tout ça, tu la fais. Et en plus elle a du rouge, je l'embrasse tellement... Mais faut le faire avec ferveur, il faut le faire avec sa conscience, voilà, *comme ils disent eux*. La conscience.

On note que Catherine se distingue de ceux qui savent – les professeurs, les membres de longue date, telle l'amie qui l'a introduite à la kabbale – et qui font ici figures d'autorité, éclairant ainsi la manière dont elle se situe au sein du mouvement. Par ailleurs, elle évoque à plusieurs reprises ses difficultés à comprendre et mémoriser les principes de l'enseignement, qui pourtant selon elle pourraient l'aider ; aussi, elle aimerait répéter le cycle de cours d'introduction. Elle se réfère également au calendrier vendu par le Centre, qui indique les jours considérés comme positifs, neutres ou négatifs afin de prendre des décisions dans des moments propices. Catherine fait attention au plus petit détail des enseignements, par exemple celui de ne pas laisser son sac à main sur le sol, geste considéré comme « mauvais pour l'argent ». Cette observance minutieuse et ce désir de conformité expriment une acceptation de l'autorité des forces transcendantes, l'urgence de recevoir une aide de ces forces dans une situation matérielle critique et, en même temps, des difficultés à exercer une influence notable sur celles-ci. Redoubler de ferveur semble donc être pour Catherine une tentative d'attirer les effets bénéfiques de ladite Lumière, tout autant qu'un aveu d'impuissance – tandis que, pour Daren, « ça vient tout seul ». Daren se réfère plutôt, nous le verrons plus loin, à l'autodiscipline émotionnelle encouragée par le

Centre. Pour lui, l'enseignement du Centre de la Kabbale offre un « système qui te donne ce dont tu as besoin, ce qui est incroyablement puissant ». Cette métaphore semble réduire les forces divines à une mécanique saisissable et manipulable. Enfin, quand Catherine fait montre d'obéissance, Daren est pragmatique : son attachement à la kabbale est en effet conditionnel. Selon lui, « nous sommes ici pour tirer parti de la vie un maximum » et il est possible d'obtenir ce que nous souhaitons grâce à ce système efficace et rationnel. Sans quoi, ajoute-t-il, il ne s'y intéresserait plus.

## Langage religieux, transfiguration du capital culturel

Ce positionnement vis-à-vis de l'enseignement – pragmatisme distancié *versus* allégeance fervente – suggère un rapport situé aux autorités transcendantes (la Lumière) et humaines (le Centre et ses professeurs) qui reflète les trajectoires sociales respectives des deux interviewés. Nous pouvons également saisir les effets des prédispositions sociales de Daren lorsqu'il décrit les dons que la « Lumière du Créateur » lui a offerts :

Souvent au boulot, je n'ai aucune idée de comment faire. Littéralement, chaque jour, il y a un moment, où je ne sais vraiment pas ce qui se passe ou comment faire et je demande de l'aide. Et, invariablement, si je suis là où il faut, les choses arrivent. Donc par exemple, j'ai besoin de régler un problème spécifique, et je ne sais pas comment faire, donc je fais une pause et je demande de l'aide et je reçois un e-mail avec les informations qui répondent exactement à mon problème. Donc c'est comme ça que l'Univers peut t'aider. Il t'envoie des gens et des situations qui vont te donner ce que tu as besoin de savoir.

Il y a probablement une part de hasard dans les activités de spéculation financière, toutefois les « opportunités » qui se présentent « miraculeusement » à Daren sont possibles, du fait de sa connaissance de personnes et d'organisations capables de lui fournir les informations nécessaires, de sa capacité à rechercher, identifier et comprendre ces informations, etc. En d'autres termes, Daren est déjà objectivement « là où il faut » et possède tout un ensemble de compétences qui lui permettent de tirer parti des bienfaits de la « Lumière du Créateur ».

Autre « miracle », il a également rencontré son épouse au Centre de la Kabbale de Londres. Composé d'individus socialement privilégiés, le Centre de Londres est un lieu favorable à une certaine homogénéité tout en donnant l'apparence d'une diversité cosmopolite qui reflète la dimension transnationale du mouvement, mais aussi la population londonienne. L'homogamie étant une tendance qui persiste dans la société contemporaine (Bouchet-Valat 2014 ; Henz et Mills 2018), il n'y a donc pas vraiment de hasard dans cette rencontre – par ailleurs le mouvement, attirant un nombre significatif de célibataires en quête d'une relation, fait maintes allusions à la recherche de « l'âme sœur » et aux

relations de couple harmonieuses. Autre effet de l'homogénéité sociale relative du Centre, Daren y a également développé un « réseau global » d'amis avec qui il a noué des relations selon lui plus profondes et passe à présent la plupart de son temps. En un mot, Daren attribue aux actions impénétrables de forces divines les effets de son capital social et culturel, effets qui sont non moins mystérieux et invisibles pour les acteurs sociaux. Les individus ignorent en effet souvent les principes qui les disposent à penser ou agir de telle ou telle manière ; Pierre Bourdieu (2000, p. 263) a souligné la manière dont les structures sociales sont intériorisées et organisent nos comportements sans que nous en ayons toujours pleinement conscience. Daren ignore ainsi la cause de ce qu'il perçoit comme étant sa bonne fortune en l'extériorisant et en la naturalisant sous la forme des dons de la « Lumière ».

Il s'opère donc une transfiguration symbolique du capital économique, social et culturel à travers les biens de salut et leur rétribution, tant dans le discours de Daren que dans celui de Catherine. Pour cette dernière, les dons de « Lumière du Créateur » se font plus rares et plus incertains. En effet, les prédispositions de Catherine sont plus limitantes et limitées objectivement<sup>10</sup> que celles de Daren, et sa réorientation professionnelle plus périlleuse. L'activité future qu'elle choisit est celle d'un autoentrepreneur seul responsable des risques, échecs et gains potentiels. En outre, cette nouvelle activité n'est pas alignée avec les compétences déjà acquises, le réseau social de Catherine ou sa connaissance du marché. Elle n'a pas gagné en capital social en fréquentant les cours du Centre, et ce par manque d'homogamie, sociale et religieuse, avec les autres membres du mouvement. Aussi, parce qu'ils reflètent son capital culturel ou social, lesdits miracles sont plus faibles mais aussi plus erratiques : lorsque je l'interroge sur les effets de ses pratiques, elle évoque comment, à la mort de sa mère, après avoir convaincu sa sœur de réciter avec elle la prière Ana Bekoach, elles ont tout de suite reçu une offre d'achat de la propriété, permettant ainsi de finaliser la succession rapidement. Elle relate cette expérience à plusieurs reprises durant l'entretien, cherchant ainsi à cultiver une confiance plus solide dans l'avenir. Catherine ne se départit cependant pas d'une inquiétude qui contraste avec l'assurance de Daren, concernant des bienfaits indispensables mais qui tardent à se réaliser – vivre dans un logement décent à nouveau et ne jamais connaître la condition de pauvreté parentale.

## Transfert de capital religieux

Les dons de la « Lumière », fabuleux ou lacunaires, manifestent donc de manière symbolique les capitaux culturels, sociaux et économiques de Daren et Catherine. Toutefois les biens de salut ne sont peut-être pas uniquement d'ordre symbolique : d'un point de vue objectif, ceux-ci pourraient être plus

---

<sup>10</sup> Son manque de capital culturel est également mis en lumière lorsque, dans sa boutique pour effectuer l'entretien, elle me demande de l'aider à ouvrir des pièces jointes dans ses e-mails – il s'agit du prospectus pour sa nouvelle activité, que des connaissances lui imprimeront sur leur imprimante familiale.

importants pour Daren que pour Catherine. La raison tient aux « affinités électives » que le Centre de la Kabbale entretient avec la classe moyenne urbaine et éduquée à laquelle Daren appartient. Nous comprenons ainsi pourquoi le Centre représente une opportunité de développer un réseau social pour Daren, bien plus que pour Catherine. Les entretiens avec d'autres membres du mouvement montrent d'ailleurs que la fréquentation de ce dernier permet à certains (notamment aux coachs et thérapeutes) de rencontrer associés potentiels ou nouveaux clients, du fait d'une proximité socioculturelle et professionnelle.

Les affinités électives entre certaines fractions des classes moyennes et l'enseignement du Centre de la Kabbale s'établissent dans le système de pratiques et croyances de ce dernier. Celui-ci se concentre sur un « travail sur soi » et ses techniques, ce que Daren, comme bien d'autres interviewés de même milieu social, présente comme des compétences émotionnelles essentielles à son activité professionnelle. Interrogé sur ce que le Centre lui apporte, Daren évoque sa nouvelle capacité à évaluer ses compétences et à les mettre à profit : « [La kabbale] m'a permis de comprendre comment je peux apporter de la valeur ajoutée au travail ». Cet enseignement lui permet, dit-il, de gérer le stress, d'être plus bienveillant à l'égard de ses collègues, donc de tirer un meilleur parti du travail collectif et d'obtenir des résultats concrets plus rapidement. On peut supposer que ces compétences relationnelles sont également significatives vis-à-vis de la clientèle, son activité consistant à conseiller ses clients et à gérer leur capital financier.

Autre compétence d'ordre émotionnel, Daren évoque la possibilité de placer sa confiance en la « Lumière » – puisque celle-ci lui permet de prendre les bonnes décisions. Assurance, maîtrise de son anxiété et confiance en soi dans la prise de décision représentent des atouts fondamentaux dans son activité professionnelle, ce qu'il mentionne à plusieurs reprises. En effet, les *hedge funds* constituent des gestions de portefeuilles particulières : dans un contexte financier complexe, ils supposent des investissements spéculatifs à court terme (parfois de quelques minutes seulement) de sommes pouvant être très importantes. Daren trouve ces activités qui « bougent super vite » très excitantes, mais elles requièrent qu'il se sente capable de prendre des décisions rapides dans les investissements qu'il propose à ses clients, ce qui suppose une certaine assurance. Il doit également inspirer confiance à ces derniers dans les décisions qu'il propose de prendre. C'est pour cela, dit-il, qu'il ne pourrait le faire sans « puiser dans ce qui est plus grand que nous et en obtenir un soutien », sans quoi, ajoute-t-il, son travail serait impossible.

Dans ce que je fais, il y a une masse d'informations. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe. C'est trop compliqué, il y a trop de choses. Mais si je puis dans quelque chose de plus grand que moi et demande de l'aide, alors les choses viennent à moi. Quelqu'un va m'appeler, quelqu'un va m'envoyer un e-mail, et je serai dirigé vers ce qui est le plus facile à faire.

Il existe donc pour Daren une certaine fluidité entre ses explorations de l'enseignement du Centre de la Kabbale et les compétences valorisées dans son milieu professionnel, ce qui ne correspond guère à l'expérience de Catherine. Pour elle, l'enseignement du Centre constitue moins clairement un atout dans son activité professionnelle, présente ou future. Catherine trouve certes du sens dans la vision entrepreneuriale de l'être humain « proactif » du Centre de la Kabbale, toutefois sa capacité à développer l'aisance et l'assurance de Daren est limitée tant par son *habitus* que par la dimension objectivement précaire de sa situation professionnelle et financière. D'ailleurs, à part un profond désir de pouvoir se fier à ladite Lumière, Catherine ne mentionne guère ces compétences émotionnelles que le Centre met pourtant au cœur de son enseignement. Elle les a peu investies et exprime parfois sa difficulté à en comprendre le sens, reflétant cette absence d'affinité avec le langage et les notions mobilisées au sein du Centre quant à la subjectivité et à la présentation de soi. En revanche, Daren, comme la plupart des interviewés qui sont issus de la classe moyenne urbaine, décrit avec force détails les nuances et les multiples aspects de ce qu'il conçoit comme du développement personnel.

Les biens de salut ici ne sont donc effectivement pas équivalents pour ces deux individus, du fait de leurs positions sociales respectives et de leur capacité à transformer un capital religieux en capital culturel, selon l'existence ou non d'affinités électives. Les valeurs et pratiques du Centre de la Kabbale résonnent avec celles des classes moyennes éduquées et urbaines cherchant à élaborer des compétences émotionnelles spécifiques, en lien avec les positions qu'elles occupent dans l'organisation du travail. Nous avons déjà indiqué qu'une proportion non négligeable des étudiants du Centre travaillent dans les domaines des thérapies alternatives et du développement personnel, et de manière plus générale dans la production de biens et de services symboliques et culturels : médias, marketing, publicité, mode, design, par exemple. Ils occupent ainsi des professions demandant des capacités culturelles spécifiques (l'avant-gardisme étant de mise, on comprend ainsi leur intérêt pour des ressources culturelles inclassables et inédites telle la kabbale) et des compétences relationnelles plutôt que techniques. Le contrôle des émotions fait partie intégrante de bien des activités professionnelles (Hochschild 1983) – exprimer l'empathie, le dévouement, la gentillesse ou la patience, et refréner les attitudes agressives, est, par exemple, nécessaire. Toutefois Eva Illouz (2008, p. 198) a souligné que ce sont en particulier les classes moyennes, en raison de leur position intermédiaire dans l'organisation du travail, qui accèdent à la sécurité économique en contrôlant leurs émotions, en développant ce qu'elle appelle un « capital émotionnel ». Ce capital fait écho au « travail émotionnel » que cette strate doit fournir dans sa vie professionnelle : sont ainsi valorisés les efforts pour accepter les critiques, travailler sur les blocages et les résistances, cultiver de bonnes relations avec collègues et clients, avoir une

attitude « positive »<sup>11</sup>. Toutes ces attitudes sont d'ailleurs devenues l'objet de techniques de management visant à répondre aux besoins des organisations en termes d'efficacité, d'innovation et de productivité. Ces techniques viennent s'aligner avec les aspirations individuelles au développement de soi (Rose et Miller 1990, 1995), conduisant certains à chercher activement des méthodes efficaces à l'aide des lectures, des cours et des stages<sup>12</sup> dans les champs du développement personnel, de la thérapie ou du religieux – le Centre de la Kabbale étant un exemple parmi d'autres.

Par son encouragement au travail sur soi et ses techniques destinées à l'évaluation, l'exploration et la discipline de la subjectivité individuelle, l'enseignement du Centre de la Kabbale correspond aux compétences émotionnelles valorisées et valorisables par les sections de la classe moyenne évoquées plus haut et qui constituent les membres de ce mouvement ; nous avons là une « harmonie quasi miraculeuse » (Bourdieu 1971b, p. 314) entre pratiques et croyances religieuses d'une part, et intérêts mondains de strates sociales spécifiques d'autre part. L'exemple de Daren montre ainsi comment un capital religieux peut devenir un capital culturel et social. À l'opposé, le cas de Catherine souligne que la possibilité de faire valoir ce capital religieux varie en fonction des positions respectives dans la stratification sociale de celles et ceux qui l'investissent.

## Religion, ordre social et violence symbolique

Les croyances et pratiques du Centre de la Kabbale, comme bien d'autres nouveaux mouvements religieux, les enseignements dits spirituels, les thérapies post-psychoanalytiques ou alternatives, participent de la « psychologisation de la vie sociale » (Rose 1989) et, à ce titre, de la manière dont un certain ordre social est reproduit. La psychologisation de la vie sociale représente un changement macro-culturel et politique, conduisant à ce qu'un nombre croissant de problèmes sociaux est à présent compris et qualifié en termes psychologiques, appelant donc des interventions sur les subjectivités (Castel 1981a ; Ehrenberg 1995, p. 23). On peut y voir une nouvelle forme de gouvernance des individus, fondée sur la participation active de ces derniers à leur propre régulation (Castel 1981b ;

---

<sup>11</sup> L'accent sur le contrôle de ses émotions et de ses attitudes dans les milieux religieux et thérapeutiques alternatifs résonne avec une quête de réalisation dans la sphère privée, plus explicitement recherchée par les femmes, mais aussi avec les professions qu'elles occupent plus souvent dans les secteurs éducatifs, thérapeutiques, médicosociaux, artistiques et culturels, et enfin avec leur « travail émotionnel » en général. On notera que les femmes sont majoritaires dans les milieux New Age ou « spirituels » et les nouveaux mouvements religieux tels que celui étudié ici, mais aussi parmi les usagers et professionnels des thérapies alternatives (Altglas 2014).

<sup>12</sup> L'affinité entre ces couches sociales et le type de religiosité qu'illustre le Centre de la Kabbale s'exprime d'ailleurs dans le mode de transmission de l'enseignement, principalement sous la forme de cours, ateliers, etc., qui reflètent l'expérience éducative et professionnelle des classes moyennes. Celles-ci se reproduisent effectivement par l'acquisition de compétences et de qualifications – notamment dans des « stages » et des « formations » (Beckford 1984).

Rose 1989, 1998, 1999), dans le cadre des exigences de flexibilité du capitalisme sous sa forme néolibérale (Harvey 1990) et de la dégradation de l'État providence (Lemke 2001). Les politiques d'austérité demandent des individus capables de se prendre en charge et de faire preuve d'initiative pour s'adapter à des changements aussi rapides qu'incertains, dans un monde social précaire aux solidarités collectives de plus en plus érodées (Du Gay 1995, p. 64). Dans une société reposant à présent tout autant sur la vulnérabilité que sur la responsabilité individuelle, « chacun doit impérativement se trouver un projet et agir par lui-même pour ne pas être exclu du lien, quelle que soit la faiblesse des ressources culturelles, économiques ou sociales dont il dispose » (Ehrenberg 1995, p. 14-15). Ainsi, le marché du développement personnel et des thérapies alternatives s'étend à mesure que les individus recherchent des techniques efficaces afin d'être autonomes, de se montrer flexibles, résilients, positifs, et capables de développer sans cesse leur « potentiel » (Castel 1982 ; Otero 2003). Mais, comme le note Alain Ehrenberg (1995), les individus ne sont pas égaux dans le développement de ce soi « entrepreneurial » (Du Gay 1996) – ce qu'illustrent les cas de Daren et Catherine. Par ailleurs, paradoxalement, plus les individus deviennent responsables d'eux-mêmes, plus ils dépendent d'experts (Castel *et al.* 1979, p. 298 ; Ehrenberg 1995, p. 252 ; Rose 1999, p. 93) – thérapeutes, coachs, mais aussi leaders et enseignants religieux dont les discours et pratiques se focalisent sur la réalisation de soi et reflètent ces impératifs pesant sur l'individu contemporain. Ils légitiment et réitèrent certaines normes à propos de la subjectivité – l'existence d'un potentiel inexploré en soi, la nécessité de développer ce potentiel, la responsabilité individuelle pour faire évoluer sa personne et transformer sa vie, l'acceptation des difficultés comme une opportunité d'apprendre et d'évoluer ; et enfin ils présentent leur enseignement comme tout autant de techniques efficaces de ce travail sur soi.

Toutefois la responsabilité individuelle, centrale dans ce type de messages religieux, prend un sens différent pour Daren et Catherine. Tous deux recourent à l'enseignement du Centre de la Kabbale dans l'objectif de développer une attitude résiliente, « positive » et entrepreneuriale afin de faire face aux difficultés et s'épanouir. Or cet épanouissement dépend de la capacité des individus à révéler la Lumière par des comportements et des pratiques appropriés ; ils en sont donc responsables. « Quoi que tu désires dans la vie, tu peux l'avoir, et tu sais, il y a certaines règles et lois qui déterminent la rapidité avec laquelle ça viendra à toi », explique Daren. Les « lois de l'univers » sont inéluctables. Rétribuant les bonnes attitudes et pratiques à tenir, elles ne peuvent que conforter Daren dans son idée que les dons reçus sont mérités. Il observe d'ailleurs comment, après avoir compris et appliqué les principes du Centre de la Kabbale, les miracles n'ont pas tari. Daren évoque ainsi la nature généreuse et bienveillante de cette force transcendante, mais il souligne également sa propre responsabilité dans ce développement personnel : « Quand j'ai identifié ce que je fais de mieux, la Lumière m'a donné l'opportunité qui correspondait et m'a permis de le faire ». La rétribution des forces divines est donc

une juste récompense, illustrant par là ce que Weber entendait par la nécessité pour le bonheur d'être légitime, et partie prenante de la théodicée des classes privilégiées :

L'homme heureux se contente rarement du fait d'être heureux ; il éprouve de surcroît le besoin d'y avoir droit. Il veut être également convaincu qu'il « mérite » son bonheur, et surtout qu'il le mérite par comparaison avec d'autres. Et il veut donc également pouvoir croire qu'en ne possédant pas le même bonheur, le moins fortuné n'a que ce qu'il mérite. Le bonheur veut être « légitime ».  
(Weber 1992, p. 144)

Ce bonheur légitime repose, une fois encore, sur l'ignorance par Daren des prédispositions sociales qui contribuent à sa bonne fortune – nous pourrions dire qu'ici ces prédispositions sont d'autant plus ignorées qu'elles sont transfigurées sous forme symbolique.

La nature divine de ces dons vient donc légitimer leur distribution inégale, y compris pour Catherine qui, elle, tout en reconnaissant qu'elle a dû faire face à des situations difficiles, voit dans la carence de ces dons un effet de sa propre attitude : « Moi je me suis souvent bloqué dans ma vie, des fois on se bloque hein, parce qu'on se fait des négations, on a peur, on a des doutes. Les doutes ça te fout la vie en l'air ». Or dans l'enseignement du Centre, ces émotions font partie des attitudes « réactives » qui attirent l'obscurité et le chaos et qui, à ce titre, doivent être supprimées. Il valorise au contraire un individu optimiste, s'adaptant de manière proactive aux défis qui lui sont présentés et ayant toute confiance en la « Lumière » et ce qu'elle fait advenir. Ainsi, plusieurs fois, durant l'entretien, Catherine se réprimande pour avoir exprimé ses appréhensions, répétant pour elle-même le besoin d'être « sûre » et d'être plus « positive », sans quoi des « choses négatives » arrivent dans la vie. Le malheur n'est jamais loin, ce qui reflète, ici encore, la précarité de la vie présente de Catherine. Mais le malheur est aussi une sanction : Catherine présente ses incertitudes comme un déficit de sa personne et la source de ses problèmes, existants et à venir – « on se bloque ». Elle cite ses « négativités », ses « erreurs », son manque de pratique et d'étude ou de contrôle de son comportement qui restreint les bienfaits de la « Lumière ». Si nous comprenons ces derniers comme une transfiguration symbolique de prédispositions sociales, nous pourrions dire qu'en un sens elle a raison de penser qu'elle-même, par son manque de capital culturel, social et économique, empêche un certain nombre de miracles de se réaliser. Le sentiment d'être « sanctionnée » de manière juste (la citation de Weber suggère en effet que dans cette théodicée, le malheur est également légitime), ses expressions de déférence et de résignation dénotent la domination qui caractérise la position sociale subalterne de Catherine.

Tous deux pensent donc mériter ce qui leur advient, du fait de ces lois cosmiques de cause à effet qui rétribuent ou sanctionnent et qui, ainsi, apportent une « légitimation de l'arbitraire » (Bourdieu 1971b, p. 310) – les bonheurs de Daren comme la situation précaire de Catherine. Les représentations et



pratiques religieuses contribuent ici, de manière relative, à la reproduction de l'ordre social. Pour Bourdieu, elles le font de deux manières. Premièrement, en « justifi[ant] les classes dominantes d'exister en tant que dominantes » : Daren se dit récompensé de son changement d'attitude et de ses pratiques ; il mérite donc ses succès ainsi normalisés. Deuxièmement, ce que la résignation de Catherine illustre parfaitement ici, en « impos[ant] aux dominés une reconnaissance de la légitimité de la domination fondée sur la méconnaissance de l'arbitraire de la domination et des modes d'expression symboliques de la domination » (*ibid.*, p. 315). On notera, au regard du discours de Daren, que les dominants partagent cette méconnaissance, la différence étant qu'ils ont tout intérêt à cette ignorance pour pouvoir affirmer la légitimité de leur bonne fortune. Pour les dominés, cette imposition s'appuie sur un « ethos de la résignation et du renoncement » s'exprimant par exemple, au vu d'un champ des possibles limité, par un déplacement des ambitions, une recherche de compensation, ou encore « la transmutation du destin en choix » (*ibid.*). Les sanctions pour des pratiques insuffisantes et des comportements « réactifs », évoquées par Catherine, sont en quelque sorte une variation punitive de cette transmutation, encouragée par l'insistance sur la responsabilité individuelle.

L'acceptation, chez Catherine, de la légitimité de son infortune peut être ainsi interprétée comme une violence symbolique – des manières de voir et de penser qui dissimulent les rapports de domination que, pourtant, elles reflètent, rendant par là même possibles ces rapports de domination. Ici, les « lois spirituelles de l'univers » du Centre de la Kabbale naturalisent – et donc légitiment – ces rapports de force. On notera également qu'en plus de cette *naturalisation* de l'ordre social sous la forme des dites lois de l'univers, la *psychologisation* des rapports de force est également au fondement de la violence symbolique, puisque chacun est considéré comme étant responsable de sa bonne ou mauvaise fortune. La violence symbolique suppose par ailleurs la participation active de ceux qui la subissent : elle « ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments qu'il a en commun avec lui [...] » (Bourdieu 1997, p. 204). Et de fait, Catherine considère que c'est à elle de faire preuve de plus de ferveur :

Depuis que je connais la kabbale ça m'aide tout le temps mais il faudrait que je pratique plus. Il faut que je me pose un peu plus et... Que je me pose aussi les bonnes questions quand ça va pas trop, et que je fasse un retour en arrière, que j'arrête mes erreurs. Parce qu'on fait des erreurs, sans s'en rendre compte.

Évoquant son souhait d'être mieux logée, Catherine se ressaisit : « Il faut encore [que j'aie de] l'attente parce que, c'est comme ça, parce qu'il faut que j'étudie plus et certainement ça irait plus vite si j'étudiais un peu plus. Donc les portes s'ouvriraient un peu mieux ». L'injonction « il faut que », mais aussi les

expressions « on doit corriger tout ça », « si on veut évoluer, faut pratiquer » sont récurrentes dans cet entretien, et soulignent une fois encore des rapports contrastés à l'autorité religieuse qui reflètent des positions sociales tout à fait différentes. Daren ne partage certes pas la déférence et la contrition de Catherine – on pourrait également s'interroger sur le rôle que le genre peut jouer dans ces rapports différents à l'autorité, susceptibles d'interagir avec la classe sociale.

## Conclusion

Ce chapitre a exploré la manière dont les représentations et les discours religieux individuels peuvent « dire » des positions sociales. Il a également analysé les biens de salut en tant qu'expressions symboliques du capital culturel, social, économique des individus. Enfin, les « lois de l'univers » qui président aux relations entre les êtres humains et la « Lumière du Créateur » expliquent et légitiment la distribution de ces biens ; elles sanctifient l'ordre social dans lequel Daren et Catherine évoluent. En ce sens, Bourdieu avait raison de dire que les théodicées sont des sociodicées, ne serait-ce que parce que les enseignements comme ceux du Centre de la Kabbale, nous l'avons souligné, contribuent à façonner un type d'individus en phase avec un modèle économique et politique qui tend à imposer la responsabilité individuelle comme mode de gouvernance.

Les théodicées sont toutefois plus que des transfigurations des structures sociales. Ce chapitre suggère qu'elles peuvent avoir des effets objectifs, par la manière dont elles contribuent à légitimer un certain ordre social plutôt qu'à le remettre en question, en masquant l'arbitraire de celui-ci. En outre, nous avons souligné que les biens de salut ne sont pas uniquement symboliques puisqu'un capital religieux (un savoir, des attitudes, un réseau social, etc.) peut devenir un capital culturel valorisable en dehors de l'organisation religieuse considérée et participer ainsi à la mobilité ou la reproduction sociale des acteurs. Max Weber avait d'ailleurs affirmé la possibilité pour les croyances d'orienter les individus à agir de certaines manières :

Ce sont les intérêts (matériels et idéels) et non les idées qui commandent directement l'action des hommes. Toutefois, les « images du monde », qui ont été créées par le moyen d'« idées », ont très souvent, tels des aiguilleurs, déterminé les voies à l'intérieur desquelles la dynamique des intérêts a constitué un moteur de l'action. (Weber 1992, p. 150)

Il reste à savoir, cependant, dans quelle mesure exactement nous assistons à un effet du religieux sur les conduites, ou à une mise en acte de dispositions individuelles préexistantes. C'est là un aspect essentiel des affinités électives, toutefois laissé en suspens dans son élaboration théorique, et qui pose également la question de l'existence d'un capital spécifiquement religieux. Ainsi, Daren explique que, grâce à la kabbale, il a compris la « valeur ajoutée » de son travail et « identifié » ce qu'il fait le mieux.

Est-ce que la socialisation à ces principes encourageant les individus à faire confiance en des forces transcendantes et à développer une attitude entrepreneuriale a été déterminante dans la réorientation professionnelle de Daren ? Autrement dit, aurait-il effectué ce bilan de compétences et changé de profession, s'il n'avait pas rejoint le Centre de la Kabbale ? Auquel cas, il ne ferait qu'imputer aux principes kabbalistiques acquis l'efficacité miraculeuse de ses prédispositions liées à son *habitus* de classe – ici la capacité d'évaluer ses compétences et de savoir les mobiliser de manière fructueuse. De manière similaire, Catherine pense que la Lumière lui montre la voie du maquillage permanent, l'encourageant à poursuivre ce projet : se serait-elle lancée de toutes les manières dans cette voie puisque, dit-elle, c'est une activité qui l'a toujours attirée<sup>13</sup> ?

Si l'on suppose que les outils kabbalistiques ont un effet sur les conduites (par exemple en développant des compétences émotionnelles)<sup>14</sup>, le sociologue estimera que ces techniques de soi activent, en partie du moins, des dispositions déjà acquises – permettant à Daren par exemple de faire une réorientation professionnelle épanouissante et lançant Catherine dans un projet commercial, plus risqué et limité en termes de bénéfices. Par conséquent, si effet de croyances et de pratiques religieuses il y a, il varie selon le capital culturel, social et économique des individus. C'est d'autant plus vrai que, nous l'avons observé, l'adoption de nouvelles conduites encouragées par le Centre de la Kabbale sont plus valorisables et transférables pour Daren que pour Catherine en raison de leur position respective dans la stratification sociale. Aussi, il s'agit peut-être moins d'un *transfert* de capital que d'une *transmutation* de celui-ci, selon une dialectique complexe entre prédispositions sociales et systèmes de pratiques et croyances religieuses, que seules des études de cas permettront d'explorer.

Enfin, si Daren semble avoir toutes les raisons d'être fidèle au Centre de la Kabbale, cela est moins certain pour Catherine. On peut en effet supposer que ce qui est vécu comme une réception limitée ou fabuleuse de biens de salut pourra contribuer à intensifier ou, au contraire, affaiblir l'engagement de certains membres vis-à-vis d'un groupe religieux et de son message. À un niveau mésosociologique donc, cette dialectique entre prédispositions individuelles et message religieux pourrait expliquer le fait que des organisations religieuses tendent à avoir des membres aux profils sociaux communs. Nous avons peut-être là une clé pour explorer, de manière empirique, le processus de formation des affinités électives.

---

<sup>13</sup> De ce point de vue la comparaison de Daren et Catherine n'est pas idéale, puisque l'un parle de manière rétrospective de choix récents, tandis que l'autre évoque des décisions qu'elle est en train de prendre au moment de l'entretien.

<sup>14</sup> On supposera que cet effet ici est rendu possible par la congruence de l'enseignement du Centre de la Kabbale avec des valeurs sociales relativement *mainstream*, par exemple autour du développement personnel.

## Bibliographie

- ADAIR-TOTTEFF Christopher, 2013, « "Sinn der Welt": Max Weber and the problem of theodicy », *Max Weber Studies*, n° 13-1, p. 87-107.
- ALTGLAS Véronique, 2014, *From Yoga to Kabbalah: Religious Exoticism and the Logics of Bricolage*, New York, Oxford University Press.
- BECKFORD James A., 1984, « Holistic imagery and ethics in new religious and healing movements », *Social Compass*, n° 31, p. 259-272.
- BOUCHET-VALAT Milan, 2014, « Les évolutions de l'homogamie de diplôme, de classe et d'origine sociales en France (1969-2011) : ouverture d'ensemble, repli des élites », *Revue française de sociologie*, n° 55, p. 459-505.
- BOURDIEU Pierre, 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil.
- 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- 1971a, « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *European Journal of Sociology*, n° 12-1, p. 3-21.
- 1971b, « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, n° 12, p. 295-334.
- CASTEL Robert, 1982, « L'homo psychologicus », *Thérapies de l'âme : l'inflation du psychologisme*, D. Friedmann et E. Lambert dir., Paris, Autrement, p. 132-142.
- 1981a, *Le psychanalisme : l'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris, Flammarion.
- 1981b, *La gestion des risques : de l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris, Minuit.
- CASTEL Robert, CASTEL Françoise et LOVELL Anne, 1979, *La société psychiatrique avancée : le modèle américain*, Paris, Grasset.
- DAN Joseph, 2007, *Kabbalah: A Very Short Introduction*, New York, Oxford University Press.
- DU GAY Paul, 1996, « Organizing identity. Entrepreneurial governance and public management », *Questions of Cultural Identity*, P. Du Gay et S. Hall dir., Londres, Sage, p. 151-169.
- 1995, *Consumption and Identity at Work*, Londres, Sage.
- EHRENBERG Alain, 1995, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- HARVEY David, 1990, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford, Blackwell.
- HENZ Ursula et MILLS Colin, 2018, « Social class origin and assortative mating in Britain, 1949–2010 », *Sociology*, n° 52-6, p. 1217-1236.
- HOCHSCHILD Arlie Russell, 1983, *The Managed Heart: The Commercialization of Human Feeling*, Berkeley, University of California Press.
- ILLOUZ Eva, 2008, *Saving the Modern Soul: Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*, Berkeley, University of California Press.
- LEMKE Thomas, 2001, « The birth of "bio-politics": Michel Foucault's lecture at the Collège de France on neo-liberal governmentality », *Economy & Society*, n° 30-2, p. 190-207.
- OTERO Marcelo, 2003, *Les règles de l'individualité contemporaine : santé mentale et société*, Canada, Presses de l'université Laval.
- PASSERON Jean-Claude et REVEL Jacques, 2005, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS.

- ROSE Nikolas, 1999, *Powers of Freedom: Reframing Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 1998, *Inventing our Selves: Psychology, Power, and Personhood*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 1989, *Governing the Soul. The Shaping of the Private Self*, Londres, Routledge.
- ROSE Nikolas et MILLER Peter, 1995, « Production, identity, and democracy », *Theory and Society*, n° 24, p. 427-467.
- 1990, « Governing economic life », *Economy and Society*, n° 19-1, p. 1-31.
- SCHÄFER Heinrich Wilhelm, 2015, *Habitus-Analysis*, t. 1, *Epistemology and Language*, Wiesbaden, Springer.
- SCHWARTZ Olivier, 2011, « La pénétration de la “culture psychologique de masse” dans un groupe populaire : paroles de conducteurs de bus », *Sociologie*, n° 2-4, p. 345-361.
- WEBER Max, 1992, « Introduction à l'éthique économique des religions universelles », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 77, p. 139-167.
- WOOD Matthew, 2007, *Possession, Power and the New Age. Ambiguities of Authority in Neoliberal Societies*, Aldershot, Ashgate.